

Pour les Bernois, apprendre la langue de Molière, c'est «cool»

Linguistique Dans le canton, l'enseignement précoce du français est en pleine tourmente. Profs et politiciens débattent d'une réforme, mettant en avant un besoin d'amélioration des compétences des élèves. Reportage en classe.

Regina Schneeberger et Naomi Jones (Der Bund/BZ)
Adaptation Farida Gacond

Les garçons et les filles sont assis en cercle. L'enseignante, Tonia Jäggi, entonne une chanson à la guitare. Les élèves de 3e primaire (5H) chantent «règle» en levant une latte, puis «trousse», en brandissant leur étui, et enfin «gomme», en exhibant ledit outil. De temps à autre, une règle se lève par erreur, mais dans l'ensemble, l'exercice, exigeant sur le plan de la coordination, se déroule plutôt bien. Ce matin-là, la classe de Münsingen apprend comment nommer le matériel scolaire en français. Sans dictionnaire, sans test de vocabulaire, sans exercice de grammaire.

L'apprentissage des langues doit se faire de manière ludique, tel est le principe. Mais cette approche fonctionne-t-elle vraiment? La question divise à nouveau le pays. C'est une évaluation de la Conférence des directrices et directeurs cantonaux de l'Instruction publique (CDIP) qui a relancé le débat. Malgré un enseignement précoce du français, à peine 60% des jeunes testés atteignent les exigences de base en compréhension orale, et seulement la moitié en compréhension écrite.

Le français sous pression politique

Les parlements de Zurich, Saint-Gall et Appenzell Rhodes-Extérieures souhaitent supprimer l'enseignement du français à l'école primaire. Le Conseil fédéral, lui, y voit une menace pour la cohésion nationale et l'harmonisation du système scolaire. Il veut empêcher, par la loi, les cantons de rompre le «compromis linguistique».

Dans le canton bilingue de Berne aussi, le débat fait rage. Un postulat du Parti vert libéral (PVL) demande de repousser le français de la 5H à la 7H. «Le français précoce ne tient pas ses promesses», estime Michael Ritter, député PVL et enseignant de gymnase, à l'origine de la proposition. Le niveau ne se serait pas amélioré, au contraire, et le français contribuerait à la surcharge des horaires. Il plaide plutôt pour un renforcement du français dès la 7H, par exemple grâce à la création de classes bilingues.

Mais la directrice bernoise de l'Instruction publique et de la culture, Christine Häslér (Les Verts), n'est pas du même avis: selon elle, apprendre le français tôt, ce n'est pas seulement acquérir une langue, mais aussi entrer en contact avec la Suisse romande. «Le plurilinguisme m'est très cher, je



Maja (à gauche), Nina et Finn apprécient apprendre le français, notamment pour aller en vacances en France.

Franziska Rothenbühler

soutiens pleinement le français précoce.»

Des mots pour les vacances en Corse

Pendant que les politiciens débattent, les élèves de 5H s'exercent à compter.

«Neuf, dix...», hésite un garçon. «Onze», lui souffle sa camarade. Depuis trois mois, les enfants suivent leurs cours de la langue de Molière. Ils apprennent à se présenter, à faire des courses au marché ou à décrire le chemin de l'école. L'accent est mis sur l'oral. «A cet âge, ils parlent encore sans trop de retenue», explique Tonia Jäggi. La matière, souvent jugée rébarbative plus tard, plaît pour l'instant aux plus jeunes. «Pour le moment, ils aiment tous ça», constate l'enseignante.

Interrogés sur leur avis, Finn (9 ans), Maja (9 ans) et Nina (8 ans) répondent d'abord par un anglicisme: «Cool.» Mais ils ne voudraient pas pour autant commencer par l'anglais. «Ça ne me sert à rien en Suisse romande», détaille Maja. Sa marraine a un camping-car stationné au Landeron, où elle se rend souvent. «Je veux pou-

voir parler avec les gens là-bas, c'est mon but.» Nina, elle, compte utiliser les mots appris lors de ses prochaines vacances en Corse. Quant à Finn, il s'intéresse à toutes les langues nationales: «J'aimerais aussi apprendre le romanche.»

Les enfants apprécient particulièrement les chansons, les jeux et les paysages virtuels qu'ils explorent sur tablette. Aucun ne trouve de défauts majeurs. «C'est seulement pénible quand je passe une mauvaise journée», sourit Maja. «Mais ces jours-là, tout m'agace.»

Un apprentissage structuré, malgré la méthode ludique

Depuis l'été 2011, le français est enseigné dès la première année d'école primaire dans le canton de Berne (soit la 5H). Tonia Jäggi se souvient des débuts, pas toujours simples. Elle a amélioré son propre français grâce à des formations et des séjours linguistiques. Le matériel d'enseignement «Mille feuilles» avait alors été vivement critiqué: trop peu structuré, pas assez de grammaire, un vocabulaire éloigné du quotidien des enfants. Entre-temps, la mé-

thode a été revue: «La nouvelle version est bien meilleure», estime Tonia Jäggi. Le vocabulaire, notamment, serait plus proche de la vie réelle.

Malgré la dimension ludique, un peu de mémorisation reste nécessaire. Les enfants apprennent avec des cartes, reçoivent les mots pour en retenir l'orthographe, et s'exercent à construire des phrases simples. Les règles de grammaire complexes viendront plus tard. «Je ne peux pas leur enseigner ce qu'ils maîtrisent déjà en allemand», explique-t-elle. Ce n'est pas toujours facile, mais c'est ainsi qu'un enfant apprend une langue: en imitant, non en appliquant des règles.

En dépit de l'enthousiasme des plus jeunes, les compétences en français à la fin de la scolarité obligatoire restent faibles dans le canton de Berne, selon l'évaluation nationale. En compréhension orale, 67% atteignent les exigences minimales; en lecture, 54%. Cela signifie qu'ils peuvent comprendre les grandes lignes d'un texte court et répondre correctement à des questions à choix multiples. En anglais, en re-

vanche, 80% atteignent ces exigences à la lecture et 90% à l'écoute.

Peu d'études probantes en Suisse

Pour Daniel Elmiger, linguiste à l'Université de Genève et co-auteur des bases de l'évaluation, les résultats sont préoccupants. «Les compétences de base représentaient le minimum que tous devraient atteindre», souligne-t-il. Il estime qu'une partie du problème vient des enseignants, dont le niveau en langue étrangère n'est pas toujours suffisant. Dans certains cantons, la formation accorderait trop peu de place aux langues.

La Haute école pédagogique bernoise (PH Bern) conteste cette critique: les exigences seraient élevées, avec un niveau C1 pour les enseignants du primaire et C2 pour ceux du secondaire. Ce dernier niveau correspond à une maîtrise quasi native.

Cela passe, selon lui, par des échanges entre régions linguistiques, l'emploi de supports authentiques – comme la musique –, mais aussi par une meilleure intégration des ré-

seaux sociaux et de l'intelligence artificielle.

Quant à savoir si un apprentissage plus tôt fait vraiment la différence, le linguiste reste nuancé: «Les études montrent qu'on acquiert plus facilement la prononciation et la compréhension à un jeune âge, mais la structure grammaticale se maîtrise mieux plus tard, au secondaire.» En Suisse, il existe toutefois peu de recherches solides sur le sujet, les réformes scolaires et les nouveaux manuels rendant les comparaisons difficiles.

Entre motivation et frustration

A l'école secondaire, Nadine Schindler, professeur de français à Niederwangen, dans la banlieue de Berne, ne cache pas son découragement. «Il est frustrant de voir à quel point les élèves retiennent peu de choses en cours», déplore-t-elle. Les jeunes font travailler leur mémoire à court terme pour le test, puis oublient tout. Récemment, elle a fait passer une évaluation surprise à la classe. «Malheureusement, les résultats étaient très médiocres.» Nadine Schindler estime que le problème réside dans le manque d'utilisation de la langue au quotidien, contrairement à l'anglais. «Beaucoup apprennent le français comme des formules mathématiques», estime-t-elle.

Malgré tout, le français reste plutôt apprécié. Seule Eleyna (15 ans) estime qu'il suffirait d'apprendre l'anglais pour «s'en sortir dans le monde». Yara (15 ans), au contraire, dit aimer le français: «Mais c'est une langue difficile, qui demande de la patience.» Ashley (15 ans), bilingue, trouve «intéressant que le français ait tant d'exceptions». Toutes jugent toutefois les trois leçons hebdomadaires insuffisantes et regrettent de ne pas assez parler.

Elles pensent néanmoins pouvoir se débrouiller pour acheter quelque chose en France et échanger quelques mots. Sur le français précoce à l'école, leurs avis divergent: «Sans le français dès la 5H, je n'en serais pas là», estime Yara. Eleyna et Carla, elles, préféreraient commencer en 7H, mais avec davantage d'heures. «Il ne me reste presque rien de ce qu'on a appris au début», reconnaît Carla.

Leur professeure partage ce constat: «En apprentissage linguistique, la répétition régulière est essentielle pour consolider les acquis», appuie Nadine Schindler. Elle se dit donc plutôt favorable à un apprentissage précoce, car il permet aux enfants de développer des schémas linguistiques naturels.